

XYZ. La revue de la nouvelle

ad infinitum

Vincent Brault



Numéro 87, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, V. (2006). *ad infinitum*. XYZ. La revue de la nouvelle, (87), 27–34.

ad infinitum
Vincent Brault

Il advint qu'un beau jour l'univers se brisa
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent

ARAGON

Il y a les greffés, il y a les prélevés. Ceux qui prennent et ceux qui donnent. Les remplis, les vidés. Le cœur d'une femme a sauté par la fenêtre, un de ces matins de printemps où le cœur ne vous attend pas avant de sortir. Le lendemain, c'est mon cœur qu'on lui a donné pour remplacer le fugitif.



J'ai vu une fois un mort, dans un cercueil, ouvrir les yeux. Ses paupières n'avaient pas été collées avec suffisamment d'attention. Lorsque j'ai ouvert les yeux, après l'opération, l'infirmière qui était déjà occupée à nettoyer le sang sur ma poitrine n'a pas semblé surprise de voir le gris de mes iris briller. Elle m'a regardé distraitement en refermant mes paupières avec le pouce et l'index : « Repose-toi. » La lumière blanche de la salle d'opération perçait la mince couche de peau qui masquait mon regard tandis que je me revoyais perdre rapidement connaissance dans l'eau glacée du fleuve. Je me souviendrai plus tard des klaxons, de la clôture givrée qui me dévorait les mains, de l'hélicoptère et des deux goélettes qui passaient à proximité lors de ma chute du haut du pont. J'étais tellement lourd ! Je suis tombé au même moment que le cœur de cette femme, sans avertissement aucun, comme une camionnette a déjà frappé à mort la deuxième mère de Barbara, un matin, alors qu'elle se rendait à vélo au travail. Au moins, elles avaient embrassé leurs amoureux avant de partir.

Quelqu'un espérait un nouveau cœur pour sa mère ; moi, je l'aurais lancé volontiers comme elle, par la fenêtre. Je ne voulais pas mourir. Bien sûr que non. Si j'avais su qu'il ne suffisait que

de «crouch, schwick-schwick» adroitement exécutés par une équipe de docteurs en gants blancs et couvre-chaussures bleus...

Mes paupières se sont tranquillement ouvertes une seconde fois. L'infirmière était toujours là; une ceinture de sang imprégnée sur la veste. Moi, j'étais nu. Je lui ai demandé si mes vêtements étaient secs.

— Ils sont à l'incinérateur.

— ...

— ...

— J'ai froid... je pourrais y aller aussi?

— L'opération est un succès. Malheureusement, pas d'incinérateur pour vous.

□

Ils m'ont laissé sortir de l'hôpital deux jours plus tard. Cet après-midi-là, le soleil plombait. Les toitures lourdes de neige dégouttaient sur les trottoirs parfumés de selles, de printemps. Durant le trajet d'autobus en partance de mon lit d'hôpital pour mon lit dans ma chambre, dans mon appartement rue Deslauriers, j'ai pensé à celle qui a les yeux d'Elsa et les vers d'Aragon entre les fesses depuis qu'elle est revenue du Bangladesh. Ce songe poétique s'est rapidement éteint sur l'oreiller que je tenais comme un ourson en peluche, sous mon bras.

Je ne dors plus jamais en moi; toujours à côté. Depuis l'opération, je marche à côté de moi, mange à côté de moi, vis à côté de moi. Je suis extérieur et c'est cet extérieur même qui écrit, qui dit.

□

Je suis ce dehors, détaché et calme.

□

— Salut...

Sa voix provient de l'ourson en peluche.

— Salut...

Une lumière solaire pénètre obliquement par l'espace entre les lattes de bois clouées horizontalement devant la fenêtre de la chambre pour aller plonger dans les yeux d'Elsa.

Elsa. On s'est rencontrés dans une fête minable du 1710, rue Beaudry. Elle ne me plaisait pas, je ne lui plaisais pas. On a quand même couché ensemble pour racheter la soirée. Ensuite, on pourrait dire que je suis tombé amoureux d'elle, si seulement je savais ce que cela signifie ! À sa demande, on a souvent fait l'amour à plusieurs : toujours dans un lit, jamais par terre, jamais dans la douche, toujours dans un lit : mon lit, son lit, le lit de la rivière ; celui dans lequel je voulais me jeter pour dormir. Enfin. J'ignorais qu'on pouvait simplement m'enlever le cœur et que tout serait réglé. Tout l'était. Jusqu'à cette fin d'après-midi perdue à regarder les bandes de lumière balayer lentement les yeux clairs d'Elsa.

— Je t'aime.

Il y a longtemps, il me semble, j'aurais compris le sens profond de cet énoncé simple, mais je n'ai toujours pas trouvé le concept correspondant à cette locution verbale. Ça veut vraiment dire quelque chose ? J'avais déjà entendu « je t'aime » à plusieurs reprises. *Play. Rewind. Play. Rewind. Play.* Oui. Je peux désormais repérer les milliers d'occurrences de cet agencement terminologique : dans tous les films, toutes les chansons, toutes les rues. Je pourrais placer facilement « je t'aime » dans tous les contextes appropriés. J'utilise le langage de façon utilitaire, selon l'usage, sans rien saisir. Les mots se placent d'eux-mêmes dans les bonnes cases contextuelles, par habitude.

— Je t'aime.

Ne sachant plus quelles cases restaient finalement vacantes, quelles lettres étaient disponibles, ni combien de points allaient m'être accordés pour la réponse qui allait s'articuler derrière ma langue, j'ai répondu n'importe quoi avant de m'endormir ; pourvu que beaucoup de *X* et de *W* soient utilisés.



Elsa a beaucoup changé durant son voyage. Je ne la comprends plus. Il est pourtant facile de définir tous les termes qu'elle emploie par d'autres termes, mais chacun des mots qui forme chaque définition a lui aussi besoin d'une définition, que je connais, évidemment, mais ces nouveaux mots n'ont pas non plus de signification pour moi, il me faut aussi trouver leurs définitions, et ainsi de suite, *ad infinitum*. Je tourne en rond. Les définitions finissent par se chevaucher. J'ai longtemps pensé que connaître une langue, c'était connaître l'usage correct des mots de cette langue. Je connais l'usage correct de tous les mots. Je ne comprends rien.



Un fouillis de vêtements pêle-mêle échappe à l'étreinte des bras minces d'Elsa. Son sourire de fournaise ne me fait rien.

— Qu'est-ce que t'as eu ?

Elle pose une main sur mon sternum.

— J'le sais pas trop, j'suis tombé dans l'eau, pis j'me suis réveillé comme ça.

— C'est une belle cicatrice.

— J'suis comme Miss Carlston, l'Américaine qui se fait poser des implants dégueulasses pis qui dit que c'est d'art. Ma cicatrice, c'est d'art ! Regarde, y'a encore d'la broche qui dépasse.

— Y t'ont mis quoi là-dedans ? Des implants, comme ceux de Carlston, mais en dedans ?

— Non, y m'ont dit que c'était un transplant.

— Tire pas sur la broche, c'est dégueulasse !

— J'veux juste voir ce qu'il y a en dessous...

— Y'a rien en dessous.

— Tu crois ? J'veux voir...



Le soir même, elle m'a dit qu'elle n'était pas amoureuse de moi. Je lui ai répondu n'importe quoi avant de m'endormir. Le matin suivant, elle a dit le contraire, et ainsi de suite, *ad infinitum*. Je pense que je suis en train de désapprendre à parler. Le matin, elle me dit qu'elle m'aime ; le soir, qu'elle ne m'aime pas. Une nuit, elle a amené quelqu'un coucher à l'appartement, comme avant, dans notre lit. On était trois. Ils se sont touchés toute la nuit en riant. Les gémissements m'ont empêché de dormir.

Au petit matin, Elsa m'a dit qu'elle m'aimait et je lui ai répondu n'importe quoi. Elle a empoigné le pénis du gars, et s'est mise à le sucer devant moi. J'avais de la difficulté à lire l'expression de celui qu'elle pompait avec entêtement. Il devait penser à quelque chose de bien étrange ; quelque chose d'inaccessible. Ma copine — c'est ce qu'elle dit qu'elle est pour moi — me regardait dans les yeux en serrant fort les lèvres, une expression descriptible dans les yeux : minces, bleus avec un petit filet de rouille à l'iris gauche ; une forme d'œil standard rehaussée d'une tache de mascara. L'esthétique générale de la scène était intéressante. La lumière du matin sur deux amas de chair crue, les draps orange imprégnés de sueur, le blanc des murs, mes vêtements pliés par terre. Ainsi occupée, accroupie, nue, Elsa plongeait ses yeux roussis par les larmes dans ma direction. On aurait dit qu'elle attendait quelque chose : peut-être la réponse à sa demande d'admission à l'École de mime de Lyon. Je ne sais pas. Je suis absent. C'est mon mode d'être : l'absence.



Un matin, je me suis réveillé la poitrine ouverte. Elsa était penchée sur moi, un réveille-matin à la main.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai vu ça dans un film. Laisse-moi faire.

Elle a coincé le réveille-matin entre mes deux poumons avant de refermer le tout comme un cadeau, avec du ruban de soie rouge et une belle boucle frisée. L'espace béant sous ma cage thoracique était de nouveau comblé. Ce néant dans ma poitrine,

j'avais eu le temps de l'apercevoir : cavité spacieuse, fraîche et sans étoile. J'ignorais qu'on pouvait vivre sans cœur.

Le soir même, je suis retourné à l'hôpital, le sternum à moitié déballé et une sensation dérangeante entre les omoplates. Ils m'ont enlevé le réveille-matin de la poitrine en me disant d'oublier le Magicien d'Oz. Les chirurgiens ont refermé la cage vide à double tour. Une cage vide laisse à la fois une impression de manque et de liberté.



Une large fenêtre laisse pénétrer la lumière des réverbères dans la chambre d'hôpital. Elsa est là, debout devant mon lit comme un fantôme. C'est toujours pareil depuis que je suis ici : elle part, elle revient, elle part, elle revient pour me dire qu'elle m'aime avant de me quitter et de revenir le lendemain, les joues propres et du mascara plein les cils.

— J'suis là ! Hé ! ho ! Ffff ! Ça me fait mal... Ça fait aucune différence que je sois là ou pas ! Je pars, je reviens. Aucune différence... que je te dise que je t'aime ou que je te déteste. Même là, présentement, tu t'en fous de ce que je te dis ! Tu t'en fous ! Ah ! Crisse ! Le pire c'est que c'est même pas de ta faute ! Tu voudrais être triste, tu pourrais même pas. Arrête de me regarder comme ça ! T'as rien dans les yeux, t'es complètement vide ! Qu'est-ce que je peux faire ? J'vais mourir si je reviens te voir pis que tu me parles pas. Oui... tu parles, mais... Laisse faire !... Faut juste que je parte, tu comprends ? Que j'parte pour de bon... Ça sert à rien tout ça...

— M...

— C'est pas de ta faute... crisse ! Il faut juste que je revienne plus ici. Ça sert à rien. Tu comprends ? J'ai plus rien dans le cœur. C'est fini... *Sorry*. Je peux plus. J'peux plus t'aimer comme ça.

— C'est pas grave... T'as l'air si bizarre. T'as faim ? T'as soif ? Ce qui me mélange, c'est que tu dises tous les jours que tu reviendras pas, mais que tu sois toujours là. C'est pas cohérent. Tu devrais relire *La logique* d'Aristote. C'est la base, tu sais.

— C'est fini! Là, écoute-moi! J'm'en crisse que tu comprends rien, que tu sois débile! J'la connais *La logique* d'Aristote! Ç'a pas d'allure! Y'était comme toi! Y sentait rien. Crisse! Aucune sensibilité! Pis j'le sais même pas pourquoi j'te dis ça, tu comprends rien, tu sens rien... Laisse faire!... Je suis désolée, mais là je pars pis j'reviendrai pas.

Elle me prend par la main. Elles sont chaudes, ses mains. Je me souviens... lorsqu'elle me parlait comme ça, avant, ça signifiait quelque chose... Son corps tremble; ce doit être la fatigue. Ses doigts moites embrassent doucement ma gorge. Une grosse goutte noire pend à son menton. Elle a roulé en laissant une longue trace de mascara sur sa joue, après avoir quitté le rebord de ses yeux. On dirait l'estampe de Catherine Désilet représentant une femme avec de petits yeux pâles cernés jusqu'aux chevilles, des cils en râteau de chèvre et des lèvres tremblantes envahies de petites bulles de salive.

— Pourquoi t'es comme ça, Elsa?

— J'suis comment?

Ça pourrait être n'importe quoi... Sans conviction, je lui demande:

— Est-ce que t'as faim? Y'a des bonbons sur la table.

Elle s'effondre en larmes sur la chaise à côté du lit.



Je me demande à quoi elle pense. Ça fait trois jours qu'elle n'a pas bougé de cette chaise. C'est à n'y rien comprendre. Elle me dit qu'elle va partir pour toujours, mais elle reste. Peut-être que j'ai mal compris. De toute façon, depuis l'opération, plus rien n'a de signification.



Des hirondelles ont construit leur nid dans l'espace perdu entre la toiture et le haut de ma fenêtre. J'entends leurs gazouillis tous les matins lorsque le soleil perce les rideaux pâles de ma

chambre. Elsa est partie. Peut-être qu'elle a compris qu'on ne peut pas jouer à l'infini avec le langage, qu'il faut que les mots correspondent au réel. Elle m'a quitté en me disant « je t'aime » sans me regarder. Je lui ai répondu « moi aussi », pour changer.



Elle n'est pas revenue.